

Zeitschrift: La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber: Association des musiciens suisses
Band: 6 (1912-1913)
Heft: 15

Rubrik: La musique à l'étranger

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La musique à l'Etranger

AUTRICHE-HONGRIE

C'est devant une salle pleine jusqu'au dernier recoin et où se pressait toute l'élite du monde intellectuel qu'a eu lieu, à Vienne, la première exécution des *Gurrelieder*, d'Arnold Schönberg. Et il semble bien que ce soit l'un des événements les plus marquants, non pas seulement de la saison musicale viennoise, mais de tout le mouvement artistique moderne : ne s'agissait-il pas, en effet, de l'œuvre par excellence de celui des compositeurs contemporains qui est le plus discuté, de celui que les uns considèrent comme le Messie d'une musique nouvelle, les autres comme une sorte d'anarchiste qui, ayant détruit le temple élevé par les classiques, serait incapable de rien édifier de semblable, ni de mieux à sa place. Or, voici qu'arriva la chose la plus imprévue : tous ceux qui étaient accourus, musiciens et dilettantes viennois, littérateurs, critiques et chefs d'orchestre étrangers, tous firent à l'œuvre un accueil presque unique dans les annales de l'histoire musicale moderne. Schönberg fête cette fois un triomphe sans égal et les acclamations toujours renaissantes semblèrent vouloir faire oublier au compositeur présent les injustices qu'un monde trop peu accessible aux impressions d'art lui avaient fait subir jusqu'à ce jour.

Les *Gurrelieder* ne sont point une partition dont on puisse rendre compte en quelques traits de plume. Les dimensions en sont considérables et l'exécution dure trois heures pleines, trois heures, il est vrai, de jouissance profonde, de poignantes impressions artistiques. Il est probable que de longtemps on ne trouvera d'équivalent à ces courbes mélodiques inouïes, absolument neuves (non pas chromatiques, mais au contraire par larges intervalles), à toute cette technique de l'écriture vocale, à cette plénitude de pensée toujours d'une grande élévation. L'instrumentation de Schönberg est un phénomène ; ses combinaisons sonores nous introduisent dans des contrées nouvelles et jusqu'à ce jour tout à fait étrangères à la musique ; son orchestre est plus grand que celui de Mahler ou de Strauss, le plus grand sans doute qui ait jamais été mis au service de l'art, — sans compter encore les solistes, quatre chœurs et un récitant ! — Un grand nombre de villes déjà se sont assuré le droit d'exécuter cette œuvre et Vienne l'entendra bientôt pour la seconde fois.

Passons maintenant, par une « modulation » dont l'audace n'étonnera guère, puisque nous avons l'esprit tout imprégné de la musique de Schönberg, aux virtuoses qui se sont fait entendre récemment dans notre capitale. Voici en tout premier lieu *Pablo Casals*, l'incomparable violoncelliste qui arrivait, étranger et craintif, il y a deux ans et que tout Vienne acclame à présent avec frénésie. Que ce soit ici ou là, qu'il joue souvent ou beaucoup, peu importe : se sont toujours salles bondées et enthousiasme d'un public profondément impressionné. Un violoniste nouveau pour nous, *Georges Enesco*, Roumain, établi à Paris, s'est présenté dans le dernier concert du « Tonkünstler-Orchester » : artiste extraordinaire vraiment et dont la renommée était pleinement justifiée. Le *Dr Paul Weingarten*, un élève de grand talent de Sauer, Viennois de naissance, s'est fait remarquer comme pianiste dans une soirée excellente consacrée à Schubert. Le harpiste virtuose *Klicka* enfin, un Tchèque, a joué avec une technique pleine de bravoure et une superbe sonorité une fantaisie sur la *Moldau*, de Smetana.

Revenant à notre point de départ, nous mentionnerons tout d'abord, à Prague, une exécution d'une autre œuvre d'Arnold Schönberg, *Pierrot Lunaire*, qui a soulevé des tempêtes d'une colère vraiment difficile à comprendre et à expliquer. Ainsi, à

Vienne le triomphe, à Prague la défaite, — nous y sommes habitués avec ce compositeur ! A **Brünn**, en Moravie, première d'une œuvre scénique, *Tantchen Rosmarin*, du Dr von Mojsisowicz, directeur du Conservatoire styrien, à Gratz. A **Budapest**, comme à Vienne, on se plaint des représentations de l'Opéra de la Cour, non pas qu'il y manque un orchestre excellent, ni des chanteurs de valeur ; mais, dans l'un comme dans l'autre de ces théâtres de cour, le *spiritus rector* fait absolument défaut, le directeur qui soit en même temps un artiste et auquel la musique ne soit pas plus étrangère que la mise en scène. Tant à Vienne qu'à Budapest, c'est l'« Opéra populaire » qui doit tenir lieu d'« Opéra de la Cour », — il y réussit déjà à merveille.

Dr H.-R. FLEISCHMANN.

BELGIQUE

A la veille de Pâques, l'intense fièvre musicale s'est calmée ; il est temps qu'on nous laisse reprendre haleine. Nous avons été rassasiés de belles choses et serons heureux de rester un peu à nos impressions. Nous devons quelques-unes des meilleures heures au maître belge César Franck ; sans nul prétexte de commémoration quelconque, il s'est fait que plusieurs concerts nous ont donné un aperçu très complet des divers genres de composition où le génie du maître liégeois s'est manifesté. Et devant cet ensemble d'œuvres remarquables, si nobles et de vaste envergure souvent, d'une puissante et fascinante personnalité, d'une facture si neuve et originale, on comprend l'influence toujours persistante que Franck exerce encore, plus ou moins directement, sur la musique actuelle, en France notamment. — Une fois de plus nous avons revu les merveilleux tableaux de ses *Béatitudes* ; la Société de musique sacrée à **Anvers** en a donné une interprétation très convaincue et vibrante, avec d'excellents chœurs et de bons solistes dont MM. Albers et de la Cruz-Frölich. — A **Bruxelles**, il y eut, en même temps, un concert de musique symphonique et concertante, celle-ci confiée à M. Alfred Cortot, probe, sincère et profond artiste qui eut mérité d'être mieux accompagné dans les *Variations symphoniques* et les *Djinns*. La partie orchestrale n'avait pas été du reste fort soignée et ce n'est pas à l'honneur de M. José Lassalle ; je dirai de plus que sa direction souvent trop précieuse, minaudée, pleine d'élégante recherche ne convient pas du tout au simple César Franck qui n'a justement rien d'extérieur, et surtout pas dans sa sublime *Symphonie en ré*. *Le Chasseur maudit* et *Psyché* ont une part plus descriptive ; M. Lassalle semble avoir mieux compris ces deux poèmes musicaux. A l'opposé de l'interprétation extérieure de ce chef, voici celle tout intérieure, pleine d'abnégation, du « Quatuor Capet » qui a terminé une série de sept auditions par une soirée consacrée à César Franck. On n'imagine pas plus lumineuse exécution du *Quintette* avec piano (comme excellent partenaire : Lewis Richards), du *Quatuor en ré* très peu joué ; au point de vue de l'inspiration et de l'écriture, une des plus pures merveilles de la musique de chambre. L'exécution de la *Sonate* pour piano et violon était belle, sereine, mais ne nous fit pas oublier la prestigieuse manière d'Eugène Ysaye à qui — on le sait — la sonate fut dédiée. Avant Franck, le Quatuor Capet avait donné une séance Schumann et cinq autres toutes réservées aux quatuors de Beethoven. Ce fut une joie pour l'oreille et l'esprit, intégrale et supérieure. Et l'on songe encore à peine à la perfection technique, à l'idéale homogénéité de l'ensemble, parfaite par le style, le sentiment, le jeu et réalisée même dans les instruments dont l'un semble le prolongement de l'autre. Le succès des artistes fut considérable.

D'un genre assez différent, mais excellente aussi fut l'impression d'art laissée par Carl Friedberg en un récital de piano où Beethoven subit un peu la fantaisie de l'exécutant, mais où Brahms et Schumann (*Etudes symphoniques*) furent admirablement rendus, le dernier surtout; Clara Schumann eut été contente de son digne élève. Presqu'au lendemain, Friedberg présentait dans un concert avec orchestre qu'il dirigea fort bien, deux jeunes artistes très intéressantes dont l'une, son élève, Mlle Lonny Epstein, maîtresse absolue de son jeu, virtuose et musicienne accomplie; l'autre, Mlle Maud Delstanche, violoniste de tempérament, pleine d'excellentes promesses.

Parmi d'autres bonnes soirées, citons deux concerts donnés par MM. Amédée et Maurice Reuchsel, consacrés à leurs œuvres ainsi qu'à celles de Leo Sachs. Je n'ai pu y assister, mais on en a dit grand bien.

Ensuite une séance tout-à-fait captivante de musique populaire *anglaise*, la dernière d'un cycle ayant pour objet la «chanson populaire». Et ce fut une des plus réussies, des plus attachantes, d'abord à cause de la «nouveauité» du sujet, car il faut bien le dire, on *nie* en général la musique britannique, et pourtant ses sources sont abondantes et variées; il s'agit seulement d'en profiter et de ne pas les laisser tarir. Tout ce qui nous vient d'Irlande et d'Ecosse est particulièrement caractéristique. La démonstration à l'appui d'une conférence très fine de M. Em. Cammaerts fut absolument séduisante. Les interprètes, tout comme Yvette Guilbert, ont mimé et joué leurs chansons. Miss Jane Sterling Mackinlay y est des plus remarquables ainsi qu'un tout jeune artiste, exclusivement formé à l'école de Marie Brema (Londres), M. Allan Glen; il dit de façon parfaite et l'on nous assure qu'il danse encore mieux. Cela fait un talent bien complet. M. Jaques-Dalcroze eut probablement été ravi d'un tel sujet, car il eut bien servi l'ingénieuse méthode du musicien suisse, lequel est venu nous donner une suggestive démonstration. Cela fut d'un intérêt et d'un charme réels, et beaucoup plus sage, logique et musical que ce que nous donne plus d'un soi-disant disciple.

Nous laissons pour la fin la mention d'un imposant festival Bach-Beethoven en trois journées organisé par la Société J.-S. Bach de Bruxelles. Premier jour, sonates (Rebner et M. Dumesnil) et cantates du maître Bach. Parmi ces dernières, le merveilleux *Jauchzet Gott in allen Landen*, triomphe de Mme Noordewier que l'on fêta doublement à l'issue de ce concert pour son interprétation superbe et à l'occasion de ses vingt-cinq ans de carrière artistique. La remarquable artiste prit aussi part aux deux concerts suivants où l'on exécuta la *Missa solemnis* de Beethoven, la cantate de Bach *Bleib' bei uns* et la IX^e *Symphonie* où le directeur, M. Zimmer, a fait preuve d'une très belle et haute compréhension et d'un talent réel de chef d'orchestre. Cela s'est terminé dans l'enthousiasme général, aux accents sublimes de l'*Ode à la joie* qui, chantée dans le texte original, est tellement plus impressionnante.

A côté de cette exécution convaincue, celle du *Franciscus* de Tinel, au Conservatoire, bien mise au point, mais manquant de nuances, d'intérêt véritable de la part des chœurs, a paru bien pâle, malgré la superbe interprétation du rôle principal par M. Plamondon. L'œuvre, belle dans son ensemble, n'est pas exempte de longueurs, de redites. Mais elle est d'un parfait musicien et d'un loyal artiste, ce qui lui donne une réelle valeur, reconnue du reste depuis longtemps. Tinel eut le privilège de la voir souvent exécutée et louée. Bien des génies n'ont pu en dire autant!

MAY DE RÜDDER.

